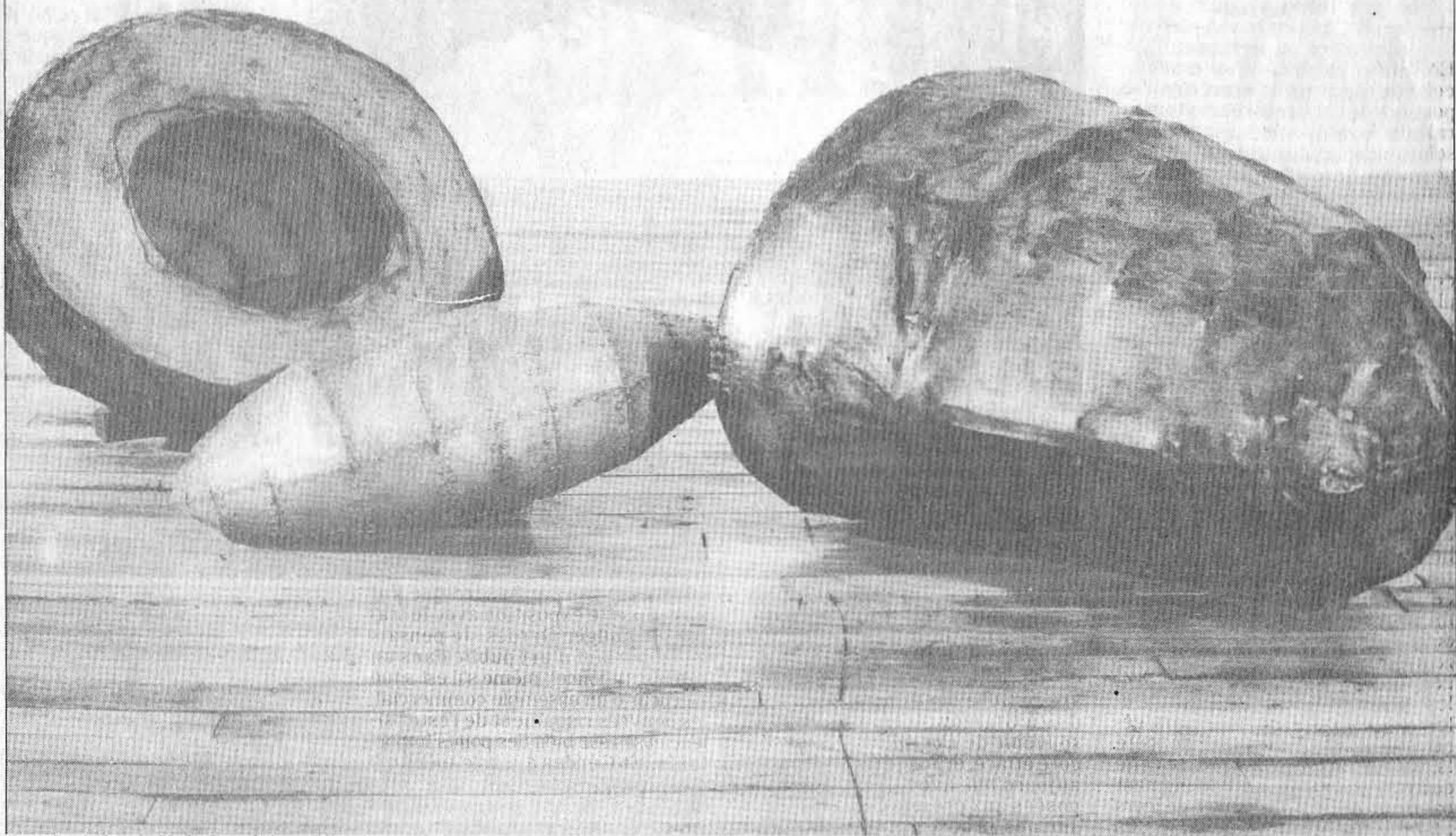


## Les nouvelles valeurs

B-8 ■ Le Devoir, samedi 31 août 1991

LE DEVOIR  
LE DEVOIR  
LE DEVOIR  
LE DEVOIR

le cahier du  
**Samedi**



Fruit et Noyau II, de Dominique Morel.

## Témoignage de la jeune sculpture

Dominique Morel, Jacques Després, Guy Nadeau, Hélène Sarrazin  
Galerie Trois Points,  
307, rue Sainte-Catherine ouest  
(jusqu'au 31 août 1991)

Jean Dumont

UNE PARTIE importante de l'art d'aujourd'hui témoigne de son époque non pas en jetant sur elle un regard critique, mais en reflétant, avec beaucoup plus de clarté que d'autres instances de la société, les nouvelles valeurs qui, trop lentement, imprègnent nos modes de fonctionnement et nos systèmes de pensée. Ce fait m'est apparu particulièrement évident en visitant l'exposition qui, à la Galerie Trois Points, réunit les œuvres de quatre sculpteurs, tous âgés de moins de quarante ans.

Les expressions artistiques sont aujourd'hui tellement variées, que trouver un lien entre les différentes œuvres d'une exposition collective tient plus de l'exercice de style que du désir d'une nouvelle voie de compréhension. Pourtant, en parcourant l'exposition je ne pouvais chasser l'impression, pour ne pas dire la certitude, que les œuvres, au delà de leurs discours, de leurs formes, de leurs préoccupations différentes semblaient avoir quelque chose en commun.

Il y a bien sûr ce goût pour la matière. Il n'est pas nouveau, mais il s'exprime de façon nouvelle. Il ne se manifeste pas tant dans la sophistication des techniques de sa mise en œuvre que dans l'épaisseur même de cette matière. Et même quand, dans certaines productions, celle de Dominique Morel par exemple, l'identité de la matière est simulée, ce simulacre en redonne la qualité archaïques. Dans nombre de pièces de

l'exposition, le travail n'est pas nié, le processus de transformation est avoué, mais l'accent est déplacé, un peu comme si la mémoire de l'état antérieur était toujours présente dans la pièce terminée.

Mais bien plus que la communauté de cet intérêt, une certaine façon de penser, radicalement différente de celle dont pensait l'art d'hier, lie entre elles les activités et les œuvres de ces artistes. Alors que nous avons tous connu un art qui procédait par affirmation, brandissait volontier des bannières, et ne s'installait qu'en déplaçant ce qui l'avait précédé, celui-ci fonctionne par doublet. Comme la matière, la mémoire de la pensée antérieure semble toujours présente aux côtés de la pensée nouvelle, et souvent à égalité avec elle. Cette nouvelle manière, cette forme plus souple de la pensée n'est pas évidemment le fait des seules œuvres de cette exposition, pas plus qu'elle n'en cautionne la valeur artistique, elle imprègne majoritairement le travail des artistes d'aujourd'hui. Ce qui est important c'est que ces nouvelles valeurs ne sont pas considérées comme des conquêtes. Elles semblent monter de l'intérieur de nombre d'œuvres de notre temps.

Dominique Morel est née en Algérie et vit au Canada depuis 1976. C'est peut-être ses antécédents qui donnent à sa matière son côté charnel et luxuriant, et qui expliquent son intérêt pour les différents états de la culture. Son installation est un commentaire d'une phrase de Rainer Maria Rilke : « Jadis on savait, ou peut-être s'en doutait-on seulement, que l'on contenait sa mort comme le fruit son noyau ». Pourtant, à cause sans doute de ses précédentes productions qui traitaient des tensions entre les cultures industrielles et les cultures nomades, j'ai été frappé par la confrontation entre l'organique et le façonné qui ressort de ses pièces.

Confrontation, et non exclusion. Les œuvres, qui ressemblent en effet à de gros fruits improbables, traitent à égalité la tôle d'aluminium et la représentation de la pulpe charnelle, l'une semblant toujours être l'avènement ou l'antériorité de l'autre. Il y a quelque chose de fascinant dans cette continuité rêvée des mondes. C'est peut-être pourquoi cette récipiendaire de la Fondation new-yorkaise Pollock-Krasner connaît beaucoup de succès aux États-Unis où, en septembre, elle exposera pour la troisième fois à la Galerie Kay Garvey de Chicago.

Le travail de Jacques Després est totalement différent, avec un côté constructiviste avoué. Mais lui aussi joue de la confrontation sans exclusion de deux réalités : la peinture et la sculpture, les occasions de conflit entre les deux étant désamorcées par l'humour des traitements. Tout ce qui, par exemple, dans cette pièce en acier, pourrait rappeler les éléments métalliques qui existent dans un tableau, ne serait-ce que le fil d'acier avec lequel il est suspendu, sont figurés par de la peinture. Le résultat est brillant. Ce jeune artiste, qui travaille ce jeu peinture/sculpture depuis quelques temps déjà, a d'ailleurs reçu le Prix Mérite du CSQ en 1989, et était l'un des cinq lauréats de « Dans dix ans l'an 2000 ». Il m'a semblé pourtant que dans cette pièce, le discours précédait l'œuvre, et que ce qui pouvait échapper à ma compréhension était dû à un manque d'information de ma part, alors que j'attends toujours, et que je préfère que cette incompréhension naisse d'une ambiguïté de l'objet lui-même.

Je me souviens des *Chimères* qui composaient l'exposition de maîtrise d'Hélène Sarrazin à la Galerie de l'UQAM, en 1988, et dans laquelle les branches dénudées ressemblaient à des arbres dont la cime aurait pris racines dans le sol de la galerie.

L'humain n'était pas loin là du végétal. Cette artiste est, elle aussi, une des lauréates de « Dans dix ans l'an 2000 », et son œuvre d'aujourd'hui est dans la continuation directe de celle qui lui avait valu d'être distinguée. Composée de petits morceaux de bois d'épinette, portant encore leur écorce, elle dit, en une magnifique spirale, toute l'ambiguïté des notions d'intérieur et d'extérieur, sans, là encore nier l'une par l'autre.

Le travail de Guy Nadeau est certainement le meilleur exemple des nouvelles valeurs dont je parlais au début. En fin de trentaine, chargé de cours à l'UQ à Rimouski, cet artiste mature compte à son actif de nombreuses réalisations publiques et de Finlande à Saint-Jean-Port-Joli, de nombreuses participations à des Symposiums importants.

*Gerbe frontière*, exposée aujourd'hui, est dans la directe lignée de *Lointain muet*, montrée au Centre des arts contemporains, en 1991 (voir Claire Gravel, LE DEVOIR, 2 mars 1991). La confrontation matière/processus joue d'autant plus efficacement que le travail du métal est remarquable, et que le caractère archaïque de la matière est le résultat direct de la qualité de ce travail, cette découpe au chalumeau qu'on prendrait pour une déchirure...

Et puis cette extraordinaire idée de faire dire la musique et le côté aérien et fantasque des courbes à l'acier épais et apparemment indomptable. Des touches de laiton ressemblent à celles d'un clavier, dont les notes fileraient le long des courbes de la matière même du monde. Et cette dernière ne semble soudain pas différente de celle de la poésie, ni celle-ci différente des équations mathématiques qui, nous le savons, expliciteraient les courbes au nom de la raison. La post-modernité n'a pas que de mauvais côtés...